

LA RESISTANCE DANS LE VAL-D'OISE

Les bombardements de la Libération

Alors que la population attend fébrilement l'arrivée des libérateurs, les bombardements redoublent de violence. A Argenteuil, l'aviation alliée poursuit ses raids contre l'industrie de guerre. A Pontoise, elle prend pour cible les deux ponts, routier et ferroviaire,

par lesquels refluent les convois nazis. Mais les bombes manquent souvent leur cible et les civils, malgré la protection des abris, payent un dernier tribut sanglant à la guerre. Dans le Vexin également, les bombardements se poursuivent sans interruption.

Un habitant de Chars, dont le nom reste inconnu, a tenu pendant toute la période de la guerre un très intéressant « journal », publié par la suite, où il note jour après jour tous les événements survenus dans sa commune et la région avoisinante : à partir du 26 mai 1944 et jusqu'au 24 août, il enregistre ainsi, de façon presque quotidienne, les passages d'escadrilles d'avions alliés, accompagnés le plus souvent par les tirs nourris de la Flak allemande fortement installée dans cette région de Marines et de Cormeilles-en-Vexin. Si bien que cette éphéméride porte souvent, laconiquement, la simple mention suivante : « Journée calme — passage de nombreux avions — tirs de D.C.A. ». Mais il signale, non moins fréquemment, la violence des bombardements et des mitraillages qui frappent toute cette région, en particulier Cormeilles, Nucourt, Liancourt, Chaumont, Boissy-l'Aillerie, la Villeterre, le Bellay-en-Vexin, Bercagny, Moussy, Boisemont. La commune de Chars en sera, d'ailleurs, l'une des premières et des plus constantes victimes.

Dès le 7 juin, des bombes de fort calibre s'abattent sur la ville ; l'effet de « souffle » cause de nombreux dégâts autour de la gare, des personnes sont blessées. Chute d'une bombe à la sortie du pays le 10 juin. Le 10 juillet, pluie de bombes et d'explosifs à retardement sur toute la campagne environnante particulièrement entre Chars, Le Bellay et Bercagny, entraînant la coupure des routes, des voies ferrées, la destruction du bétail, ainsi que des morts et des blessés.

De nombreuses maisons sont détruites aux alentours notamment à Bercagny et à Moussy. Le 13 août, un avion volant à basse altitude mitraille en enfilade la rue de l'Église. Nouveaux bombardements et mitraillages dans les journées des 18 et 24 août, creusant des entonnoirs autour de la gare et sur les routes, brisant les vitraux de l'église, causant de nombreux dégâts, coupant une fois de plus le courant électrique et la distribution d'eau, tandis qu'une équipe de secouristes de la Croix-Rouge — remarquablement organisée par la municipalité dès juin 1944 et très active — s'affaire à nouveau autour des décombres et des victimes. Quant à la population du centre de la ville, elle a pris, depuis longtemps, et au milieu de toutes ces tribulations, la décision d'aller dormir la nuit dans les carrières avoisinantes de la route de Gisors et près de Lavilletterie afin d'échapper à ces attaques incessantes. En contre-partie, celles-ci gênent tout aussi considérablement les mouvements des forces allemandes dont les convois sillonnent la région et qui se voient forcées

de réquisitionner des civils afin de réparer les routes.

Nous avons pris le cas de la ville de Chars comme exemple typique mais il va de soi que d'autres cités du Val-d'Oise ont eu à subir les mêmes aléas, spécialement celles qui constituaient des points de passage importants, l'aviation alliée pilonnant, par principe, les ponts de la Seine et sur l'Oise ainsi que les centres ferroviaires. Pontoise, déjà cruellement éprouvée en 1940, subit un nouvel assaut le 9 août 1944. Ce jour-là, à 13 h 30, l'aviation de la Royal Air Force piqua du ciel, par vagues successives, pour détruire le pont de chemin de fer. En fait, les bombes tombèrent surtout sur la butte de Pontoise. « Les terrasses des maisons bourgeoises juchées sur l'éperon, là où jadis s'élevait le château, glissèrent vers les ruelles en contrebas

strés, 165 morts, 183 blessés. Mais et surtout après le débarquement, L'Isle-Adam et toute la région avoisinante de Persan-Beaumont, Mériel, Méry — où les Allemands ont établi dans la forêt et dans le parc de Cassan des dépôts de munitions — sont tout autant éprouvés par des bombardements survenus les 5 et 6 juillet, les 2, 3, 4, 6, 15 et 18 août. Plus de 200 bombes tombent autour de la propriété dite des « Forgets » appartenant à Géo Grandjean et qui, par une triste ironie du sort, constituait un point de ralliement de la Résistance et l'un des P.C. occasionnels de Philippe Viannay. Le château de Stors, entre Mériel et L'Isle-Adam est partiellement détruit. Au total, on a décompté, pour toute cette région, 1 582 sinistrés, 45 morts et 48 blessés, au cours des combats proprement dits de la Libération.

exemple, un avion de la Royal Air Force est touché par la D.C.A. ennemie au-dessus de la vallée de l'Oise et l'équipage doit sauter en parachutes. L'un au moins des officiers anglais — on ignore ce qu'il est advenu des autres — est récupéré, grièvement blessé, par les maquisards de la région. Ceux-ci parviennent à le transporter, avec précautions, jusqu'à l'hôpital de Beaumont-sur-Oise. Atteint de multiples fractures des jambes, il y sera opéré et plâtré par le Docteur Fritsch. Comme il s'avère impossible de l'y garder plus longtemps, il sera clandestinement transporté chez Mlle Lyssandre, directrice d'école à Beaumont, du mouvement « Vengeance », où il recevra encore des soins et sera hébergé jusqu'au 30 août 1944, date à laquelle il pourra regagner l'Angleterre.

plaine au nord de la ville. Il en fut de même à Deuil-la-Barre où des aviateurs alliés furent eux aussi « récupérés » par la résistance locale du capitaine Pflisson — notamment, en juin 1944, le co-pilote d'une forteresse volante 817 touchée par la Flak, du nom de Joseph R. Dixey, qui put échapper à la captivité et regagner les États-Unis.

Parfois l'aventure a une fin moins heureuse mais n'en provoque pas moins un élan de solidarité de la part de la population, pourtant cruellement éprouvée par les bombardements des alliés. A Deuil, encore, le 9 septembre 1943, un pilote anglais tombe en parachute dans un champ de poiriers du sentier des Aubépines ; une centaine de personnes se réunissent aussitôt pour l'accueillir par une manifestation de sympathie, puis luent copieusement les forces de

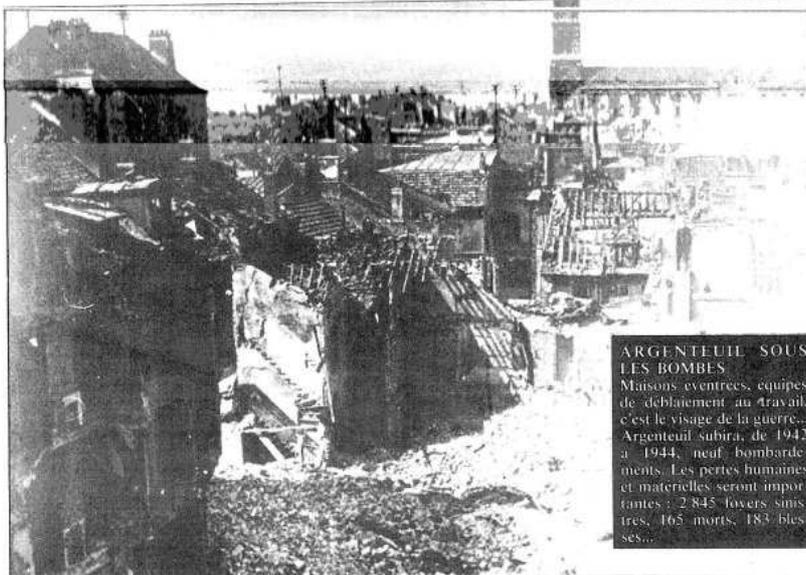
avec ensemble le salut hilarien ! En fin de compte, cet aviateur, du nom de Douglas, trouva refuge chez Dufil qui l'hébergeait quelque temps en compagnie de deux prisonniers russes évadés et qui, après l'avoir habillé en civil lui procura un emploi de jardinier chez un habitant d'Auvers, M. Hatfeld, jusqu'à la Libération. Après la fin de la guerre, Douglas devait d'ailleurs revenir chez ses anciens sauveteurs pour les remercier et leur apporter une caisse de vin de Champagne.

Cependant et dans la plupart des cas de sauvetage « réussis », le rescapé était pris en charge par l'une des filières d'évasion Saint-Leu-Pierreelaye et Saint-Leu-Argenteuil. Le mouvement O.C.M. du secteur d'Argenteuil, animé par le pasteur Neel, alias Roland 999 et le commandant Weber — en liaison avec le ré-

seau « Comète » de la France Combattante dont l'agent est M. Biennais — paraît, entre autres tâches, s'être particulièrement spécialisé dans ce genre d'opérations, c'est-à-dire la réception, la mise en liaison et l'héberge-

ment d'aviateurs anglais, américains, canadiens ou sud-africains et depuis 1943 mais avec un point culminant à l'approche du Débarquement allié ou au cours de la bataille de Normandie. C'est ainsi qu'en avril 1944, il y avait au total 17 parachutistes hébergés en différents points d'Argenteuil par l'Organisation !

Toute cette vue panoramique des événements qui se développent dans notre département depuis le jour J du débarquement de Normandie jusqu'à l'approche de la Libération n'en rendrait qu'imparfaitement l'atmosphère si l'on ne se rappelait qu'ils se déroulent dans d'affreuses conditions matérielles qui vont, certes, compliquer l'action des forces allemandes mais aussi celles des Résistants ou de la population « sympathisante » : pénurie de ravitaillement, coupures fréquentes d'eau, de gaz, d'électricité, interruptions non moins constantes des moyens de communication, résultant des barrages de routes, des sabotages du rail, de la grève des cheminots — celle-ci sera totale à partir du 15 août — chaos des administrations publiques et, surtout, bombardements de l'aviation anglo-américaine qui ne cesse de pilonner les ponts, les voies de chemin de fer, les noeuds ferroviaires, les installations de V.1 et de V.2 de la région. La ronde des bombardiers, des avions de chasse et des « forteresses volantes » devient parfois obsédante — particulièrement sur certains axes d'opérations, entraînant chaque fois le déclenchement des sirènes d'alarme et la bousculade vers les caves et les abris. ●



ARGENTEUIL SOUS LES BOMBES. Maisons éventrées, équipes de déblaiement au travail, c'est le visage de la guerre... Argenteuil subira, de 1942 à 1944, neuf bombardements. Les pertes humaines et matérielles seront importantes : 2 845 foyers sinistrés, 165 morts, 183 blessés...

dans un nuage grondant de fumée et de poussière. Rue du Paon, les maisons s'écroulèrent. Rue basse et rue Carnot, place du Pont, rue de la Roche, les toits scalpés, les façades éventrées engorgèrent les trottoirs et fermèrent la chaussée. Rue de l'Hôtel-Dieu, une bombe énorme s'était posée sans exploser à l'entrée d'un abri d'ou, coeur battant, on dégagea cinq personnes miraculeusement indemnes. Mais 12 personnes avaient trouvé la mort et 21 étaient blessées. Opération répétée le 14 août, à 19 h 30 et qui atteinte cette fois le pont mais avec de nombreux dégâts et de nouvelles victimes civiles.

De son côté, Argenteuil où sont également visés les ponts et les installations portuaires ou industrielles, aura subi, de 1942 à 1944, neuf bombardements importants, entraînant 2 845 foyers sin-

Naturellement, tous ces raids aériens n'ont pas été effectués sans pertes pour la Royal Air Force et les escadrilles américaines. Un certain nombre d'appareils ont été touchés par les tirs de la D.C.A. allemande — très bien implantée autour des aérodromes, noeuds ferroviaires, usines d'armement ou sur les hauteurs du département — et leurs occupants éjectés en parachutes. Ce sera, chez nous comme partout, l'une des tâches importantes de la Résistance que de procurer à ces soldats alliés, souvent commotionnés ou blessés, lieux d'asile, secours immédiats, moyens d'évasion. On peut affirmer, à la lecture des archives que nulle part, dans nos campagnes, ces aides spontanées et bénévoles qui exigeaient beaucoup de courage et d'esprit de décision ne leur ont été refusées.

Le 2 avril 1944, par

De même, le 4 août 1944, un officier anglais est trouvé grièvement blessé en forêt de L'Isle-Adam. Plâtré sur place par un jeune étudiant en médecine du maquis — Jean Roberteau — il sera transporté en voiture, sous un intense bombardement, puis caché dans 4 ou 5 maisons successives, à Nerville, puis à Beaumont, pour être finalement confié, presque rétabli, à une ambulance américaine lors de la Libération.

Sans qu'il soit possible de rapporter tous les faits de cette nature, le même scénario se retrouve en divers points du département, avec des fortunes diverses. A Villiers-le-Bel, et dès 1943, c'est le capitaine Logier — devenu plus tard maire de la commune — qui, dirigeant un groupe de résistants, est amené à héberger chez lui plusieurs aviateurs anglais et américains abattus dans la

police qui, alertées, viennent arrêter le rescapé. Il en est de même à la sortie du commissariat où, un peu plus tard, les Allemands prennent possession du prisonnier.

Il arrive aussi que des péripéties prennent un tour presque cocasse. Dans ses pittoresques souvenirs du temps de l'occupation et de son style inimitable, notre ami Paul Dufil narre l'histoire de cet officier anglais qui, seul survivant de l'équipage d'un avion abattu dans la région d'Hérouville, revint tranquillement à pied, par la route, jusqu'à Auvers-sur-Oise, saluant militairement et avec un flegme tout britannique une patrouille allemande qui se rendait, en sens inverse, sur les lieux de la catastrophe.

Sans s'arrêter, les Allemands — se méprenant sans doute sur la signification de son uniforme — lui rendirent